

Anne Pouget

Le Mystère des PIERRES



Avec le soutien du



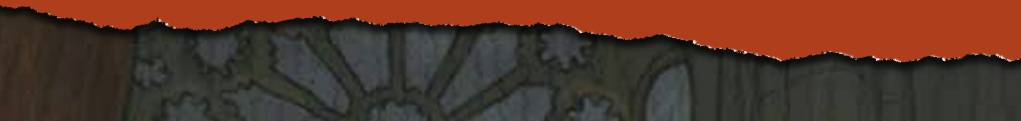
casterman FEELING

Extrait de la publication
www.centrenationaldulivre.fr

Le Mystère *des* **PIERRES**

An 1027. Tristan sauve un moine d'une mort certaine. En signe de reconnaissance, frère Jean accueille le jeune garçon à l'abbaye de Fleury pour lui enseigner la lecture et l'écriture. C'est le début, pour Tristan, d'une vie de compagnonnage. Une vie riche et mouvementée au cours de laquelle il découvrira les fabuleux pouvoirs de la nature et de la science.

*L'incroyable destin
d'un jeune paysan du Moyen Âge*



LE MYSTÈRE DES PIERRES

éditions **casterman**
87, quai Panhard-et-Levassor
75013 Paris

www.casterman.com

ISBN 978-2-203-03545-4

© Casterman 2011

Achevé d'imprimer en décembre 2010, en Espagne.

Dépôt légal : janvier 2011 ; D.2011/0053/19

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

ANNE POUGET

Le Mystère
des **PIERRES**

FEELING
casterman



Extrait de la publication

1

MANGEURS DE TERRE

Tristan tendit l'oreille puis tourna la tête en direction de l'endroit où il savait son frère couché. Le silence, plutôt que de le rassurer, le remplit d'anxiété : depuis trois jours, la toux et la fièvre s'étaient emparées de Ganelon sans laisser à son corps un moment de répit.

Le souffle en suspens, Tristan resta un long moment à guetter le moindre bruit : en percevant la respiration apaisée de son frère il se redressa et, au hasard de l'obscurité, il enjamba le corps endormi de sa sœur cadette pour se faufiler jusqu'à la porte d'entrée, qui grinça sur ses gonds rouillés.

Un bref coup d'œil au quartier de lune puis il aiguïsa son regard pour percer l'obscurité ; repérant la silhouette de son père qui se découpait dans la pénombre, il s'en approcha.

— 'Pa ? murmura-t-il.

Blaise détourna à peine la tête dans sa direction.

— Ganelon ne tousse plus. Ça veut dire qu'il est guéri ?

— Je ne sais pas, fils ; espérons que les décoctions de ta mère l'aident à combattre son mal.

Tristan s'installa à côté de son père, contempla les étoiles.

— Dis, 'Pa, comment elles font, les étoiles, pour briller tout là-haut ?

— Je n'en sais malheureusement rien, fils...

Le silence revint et ils restèrent tous deux ainsi, silencieux, à contempler le ciel durant un moment baigné de quiétude.

— Il est temps d'aller dormir à présent car une longue journée nous attend, murmura enfin Blaise en se relevant.

Son fils l'imita et lui emboîta le pas. Encore un grincement de porte, suivi d'un feulement, et l'obscurité les enveloppa pour la nuit.

Un coq chanta et Guillemette se leva aussitôt. Les yeux encore gourds de sommeil, la démarche étourdie par la fatigue, elle contourna les corps endormis de ses enfants et s'accroupit près de Ganelon. En posant la main sur le front du malade elle croisa le regard de Tristan, qui ne perdait rien

des expressions de sa mère ; un sourire las égaya le visage émacié de Guillemette et, sans qu'elle ait eu à prononcer un mot, Tristan savoura son soulagement : la fièvre de Ganelon était tombée.

Pendant que les hommes se débarbouillaient près du puits, Guillemette alluma le feu ; après que les filles, à leur tour, eurent procédé à leur toilette matinale, les enfants – deux garçons et trois filles – se regroupèrent dans le coin à l'ombre d'un grand chêne, qui servait aux repas durant les beaux jours : deux troncs couchés faisant office de bancs, une table de bois façonnée avec des rondins d'arbre recouverts d'une large planche. La mère déposa quelques fèves dans chaque main tendue et, au centre du groupe, une écuelle remplie de bouillie d'orge, où chacun se servit directement avec les doigts.

La collation matinale avalée, les filles décrochèrent du mur les paniers qui leur serviraient à la cueillette tandis que Blaise et son fils, saisissant leurs outils, s'apprêtaient à gagner les champs.

Après avoir embrassé Nattine, la petite dernière qui léchait consciencieusement les restes de brouet dans l'écuelle, ils s'engagèrent dans les sous-bois ; à une croisée de chemins, Blaise et son fils bifurquèrent vers les champs, laissant les filles s'enfoncer seules dans la forêt.

Tristan liait une botte lorsqu'un roulement de sabots se précisa, lui faisant relever la tête ; apercevant des chevaux avancer droit sur eux, il lâcha sa gerbe et courut instinctivement se réfugier auprès de son père. Le groupe de cavaliers s'arrêta dans un nuage de poussière : au milieu d'hommes en armes, une espèce de bouffon coloré de vert et de rouge, scintillant de pierreries, les toisait avec arrogance ; enfin il parla, s'exprimant à voix haute, comme s'il espérait être aussi entendu par les animaux de la forêt avoisinante :

— Je suis sire de Lantrenoc, nouveau seigneur de ces terres, et visite mon domaine. Combien de serfs êtes-vous ?

Un instant d'hésitation, puis la voix de Blaise s'éleva, rocailleuse et mal assurée :

— Pardonnez-moi, sire, mais... Je suis un homme libre et ce champ m'appartient.

Le cheval piaffa, couvrant le « Quoi ? » du nouveau maître.

— Mon père a été affranchi par messire Boiteyron... commença le paysan.

L'homme, qui contenait son cheval avec peine, interrompit Blaise :

— Et pour quel valeureux exploit, dis-moi ?

Pris de panique, Tristan s'agrippa aux braies de son père, qui poursuivit son explication avec calme :

— Ma mère, qui possédait quelque don parti-

culier envoyé par la grâce de Notre Seigneur, connaissait toutes les vertus des simples¹. Un jour, sire Boiteron se trouva cloué au lit par des blessures ne lui donnant aucun espoir de survie ; ma mère, appelée en dernier recours, réussit là où tout autre médecin avait échoué et sire Boiteron guérit. En guise de remerciement, mon père fut libéré de son servage et reçut ces quelques arpents de terre que nous cultivons depuis.

L'homme, au regard aussi flasque que son ventre, se tâta le menton, toisa Blaise, puis son fils, d'un œil vénéneux.

— Crois bien que je vais m'assurer que ce que tu me dis est vrai ; mais s'il s'avérait que tu m'as menti...

Sa voix était lourde de menace et de dédain. Après qu'il eut hoché le menton, il entraîna ses hommes dans un tourbillon de poussière.

Blaise se déplaça lentement et suivit les cavaliers d'une prunelle attentive ; Tristan posa sur lui un regard désespéré.

— Il a l'air d'un dragon !

Son père lui sourit avec tendresse :

— Allons, au travail ! Le jour décline !

Les ombres en effet s'allongeaient et la tâche n'était pas achevée.

1. C'est ainsi que l'on nommait les plantes au Moyen Âge.

En liant sa gerbe, Tristan déroula dix, vingt fois la scène dont il venait d'être le témoin. Un mauvais pressentiment ne le lâcha plus et il guetta sans relâche l'horizon, de peur de voir resurgir le hideux personnage... Lorsque Blaise lui intima de rassembler les outils, il le fit avec plus de soulagement qu'à l'ordinaire : leur misérable gîte, pour une fois, lui parut être le meilleur des refuges.

Les filles, qui étaient déjà rentrées, avaient posé sur la table le fruit de leur cueillette : groseilles sauvages, mûres, ainsi que quelques simples pour la décoction de Ganelon.

Allongé non loin de Nattine, qui avait niché sa poupée de bois dans le berceau creusé dans un tronc sec, le convalescent s'amusait des comptines que les plus grandes fredonnaient en jouant à la marelle. Tristan s'assit à son chevet, tandis que le père relatait à sa femme leur curieuse rencontre de la journée. Son esprit s'échappa au-delà de l'horizon qui lui était familier et qu'aucun d'eux n'avait jamais franchi.

— Tu y crois, toi ? lâcha-t-il soudain.

— À quoi ? demanda Ganelon.

Tristan pointa la crête des collines du doigt :

— On m'a raconté que la ligne d'horizon marque la fin du monde habité pour précipiter dans le vide quiconque s'aventurerait au-delà...

Et le nouveau seigneur est bien reparti vers les confins de ce vallon, ajouta-t-il après réflexion.

Les deux frères se turent, conjointement assaillis par la chair de poule.

— Y a-t-il quelqu'un ici ?

Guillemette, qui s'occupait de la nourriture des porcs, accourut. Un cavalier la surplombait avec mépris et, instinctivement, elle comprit que les ennuis commençaient.

— Es-tu seule ?

Elle hésita avant de balbutier :

— Ils vaquent, tout à côté.

L'homme posa son regard sur les deux porcs qui vagabondaient dans le courtil.

— Deux beaux cochons, on ne se refuse rien !

Puis, d'un geste du menton en direction de la petite maison familiale :

— Dis-moi, d'où sors-tu le bois accumulé sous cet abri ? Car, si mes renseignements sont bons, c'est à messire de Lantrenoc que la forêt appartient.

— Mais... la coutume nous autorise à ramasser le bois mort...

— Suffit, femme ! tonna-t-il.

Puis, d'une voix radoucie, presque mielleuse :

— Pour Noël, vous porterez la moitié d'un

porc, ainsi que deux sacs de blé, au château de messire de Lantrenoc.

— Mais nous nous acquittons déjà de la dîme à la paroisse, protesta-t-elle.

Le ton déplut à l'homme armé.

— Assez, femme, si tu ne veux pas que je te transperce d'un coup d'épée ! Ne discute pas les ordres d'un seigneur ou bien il t'en coûtera !

Les yeux de Guillemette se noyèrent de larmes, sa voix se fit implorante :

— Cette terre nous appartient et nous avons assez de peine à nous nourrir. Si vous nous prenez tout, nous allons mourir de faim !

L'homme balaya l'alentour d'un regard circulaire.

— Vous n'aurez qu'à disputer la nourriture à vos cochons ! Et si cela ne suffisait pas, eh bien... vous n'aurez qu'à la manger, votre terre !

Il éperonna son cheval et s'éloigna dans l'écho de ses rires.

Ganelon, qui avait passé la tête par la porte, se fit réprimander :

— Toi, rentre et surveille ta petite sœur.

Tandis que le convalescent s'exécutait de mauvaise grâce, Guillemette changea de socques et partit d'un pas décidé en direction des champs.

Lorsqu'elle eut fini de parler, Blaise jeta sa faux dans un accès de colère et s'éloigna de sa famille.

Les regards, anxieux, se fixèrent sur le chef de famille, se demandant ce qu'il allait décider...

La neige avait emmitouflé le paysage de sa grosse pelisse moelleuse : les arbres avaient mis leurs gants blancs, la petite maison s'était frileusement encapuchonnée d'hermine, des pics de dentelle couraient le long du toit.

Au cœur de cet hiver glacial, la famille de Blaise tentait, comme elle le pouvait, de lutter contre le froid. Ne disposant pas de suffisamment de bois, ils restaient, des heures entières, serrés les uns contre les autres sur l'épaisse litière de paille qui ne parvenait plus à les isoler : ni du sol pétrifié par la froidure, ni de l'air glacial qui s'infiltrait par les planches disjointes de l'abri.

Les ronflements de Ganelon réveillèrent Tristan au lever du jour. Il se redressa : la couche de ses parents était vide ! Aux aguets, il tendit l'oreille aux chuchotements qui venaient de l'extérieur, en vain... la conversation de ses parents était inaudible.

Sa mère, lorsqu'elle reparut dans l'entrebâillement de la porte, grelottant de froid, remarqua la silhouette de son fils qui se découpait dans la pénombre.

— Dors ! souffla-t-elle simplement.

— Mais où est 'Pa ? s'étonna Tristan.

L'index pointé sur les lèvres, elle lui fit signe de se taire et il n'osa pas insister ; se recroquevillant sous la couverture, il chercha un peu de chaleur contre le corps de Ganelon et, le calme revenu dans la pièce, il resta immobile jusqu'au chant du coq. Alors, comme chaque matin, Guillemette se leva. Voyant son fils réveillé, elle s'approcha de lui et lui murmura :

— Puisque tu ne dors pas, va voir si tu trouves un peu de bois.

Se levant à contrecœur et s'enroulant dans la couverture que sa mère lui tendait, Tristan ouvrit la porte. Le froid provoqua les grognements de ses frères et sœurs, et vite, Guillemette se précipita pour refermer la porte derrière son fils.

« Maudit froid... maudit hiver », pensa Tristan en tentant de briser la couche de glace qui avait scellé l'abreuvoir. Finalement, il renonça et, posant son pic, il s'en alla à sa cueillette de bois mort.

Les bruits des champs s'étaient tus, les animaux s'étaient enfouis au plus profond de leurs abris pour hiberner, le silence avait envahi la contrée... Chaque jour, il fallait marcher plus longtemps, aller un peu plus loin que la veille pour trouver quelque branche chue sous le poids de la

neige, un rondin que l'on avait miraculeusement oublié la veille...

Chargé de sa maigre réserve du jour, Tristan regagna l'abri et aida sa mère à préparer le feu. Leurs voix réveillèrent un à un les autres membres de la famille, tous pressés de venir se réchauffer près du foyer².

Guillemette distribua les fèves, qu'elle compta une à une. Guettant son père et le voyant enfin revenir par le petit chemin, Nattine courut à sa rencontre.

Blaise prit la petite dernière dans ses bras et ne la reposa que lorsqu'ils se retrouvèrent à proximité du feu. Tandis que les flammes jouaient de leurs reflets sur son visage bleui de froid, il lâcha, entre deux claquements de dents :

- Vous allez emballer vos affaires, nous partons.
- Partir ? Mais où ? demanda Ganelon.

Après un regard à sa femme, Blaise répondit :

— Assieds-toi et écoute... Écoutez tous ce que j'ai à vous dire...

Il tira de ses braies un sac de toile grossière, qu'il posa devant eux et qu'il déplia avec précaution, découvrant quatre pièces.

2. Chez les paysans, le foyer n'est pas une cheminée murale mais une petite zone creusée dans le sol et bordée de pierres ou de briques. La fumée s'évacue par une petite ouverture, par la porte ou la fenêtre.

— D’où vient cet argent ? demanda Marthe.

— J’ai préféré vendre nos biens plutôt que de me voir dépouillé par sire de Lantrenoc. Les récoltes ont été maigres et l’hiver ne fait que commencer... Avec sept bouches à nourrir, nous n’y survivrons pas.

Le regard de Tristan défila sur les visages : ses parents, puis Ganelon, l’aîné de la famille, né quatorze hivers plus tôt et dont Tristan était le cadet d’à peine seize mois, puis les filles : Marthe, Hermeline et Nattine, la petite dernière, qui marchait depuis peu.

— À qui as-tu vendu les porcs ? hasarda encore Ganelon.

— Vous savez tous qu’à l’approche de l’hiver les marchands se fixent aux grands carrefours et qu’ils ont besoin de nourriture.

La fin du monde imminente n’aurait pu produire plus d’effet.

— Tu as fait commerce avec les pieds-pouilleux³ ! s’écria Marthe, atterrée. Tu vas attirer la malédiction sur nous !

— Je n’avais pas le choix.

— Si ! gémit sa fille.

3. C’est ainsi que l’on appelait les marchands itinérants car, à force de courir les routes, ils avaient les pieds toujours poussiéreux. Ils avaient mauvaise réputation car ils maniaient de l’argent.

— Lequel ? coupa Blaise irrité. Celui de voir le seigneur s’engraisser avec nos maigres réserves pendant que nous mourrons de faim les uns après les autres ? Tu sais ce qui nous attend si nous restons ici !

— Mais, sans terre, comment allons-nous vivre ? hasarda Ganelon.

— Le monde ne s’arrête pas à cette parcelle. Ces pièces nous permettront d’en acheter une autre, ailleurs.

— Et quand partons-nous ?

— Dès que vous aurez préparé vos ballots. Un petit groupe de colporteurs veut atteindre le débouché de la rivière et accepte de nous escorter...

— Des colporteurs, nous escorter... Voilà qu’en plus nous allons voyager avec eux...

Apparemment, Marthe craignait davantage les pieds-poudreux que leur devenir en ces lieux ! Pour bien connaître son père, très attaché à sa terre, à cet abri qu’il avait construit de ses mains, aux années passées en cet endroit, Tristan mesura l’ampleur de son sacrifice. Combien sa décision devait lui peser !

Personne ne fit plus aucun commentaire, la crainte du lendemain se confondant dans les pensées, chacun imaginant à sa manière la vie au-delà de cet horizon familial. Calme et résignée,

Guillemette emballa le peu de linge qu'ils possédaient tandis que Blaise préparait la chèvre.

Après un ultime regard au monde qu'elle quittait, la famille se mit en route ; le jour avançait...

Les pieds enveloppés dans des chiffons ne parvenaient que mal à les protéger du froid. Ils longèrent un champ où un groupe de serfs faméliques combattait le sol gelé dans l'espoir d'y trouver une racine, un semblant de nourriture, pour ne pas mourir de faim. « Mangeurs de terre », songea Tristan terrifié, n'osant pas imaginer leur propre sort si son père n'avait pris cette folle mais courageuse décision...

Ils marchaient depuis le milieu du jour et pourtant ils n'éprouvaient aucune fatigue, stimulés par les paysages qui se déployaient sous leurs yeux ébahis. Contrairement à leurs craintes, la route ne s'arrêta pas à la limite de leur horizon connu pour précipiter Blaise et les siens dans le néant, non : le chemin continuait et s'allongeait à perte de vue et, après les vallons qu'ils n'avaient jamais franchis, il y eut une plaine, et des bois, et encore des vallons.

En apercevant un groupe de colporteurs, la voix rocailleuse de Blaise, enfin, annonça :

— Nous voilà arrivés.

Voyant un feu vivifiant qui éclairait la tombée de la nuit, ils hâtèrent le pas.

Un homme bedonnant, couvert d'une pelisse, les accueillit avec bonhomie :

— Approchez, les enfants, approchez et admirez mes trésors. Je me nomme Godric le Chauve ou Godric le Généreux. Pourquoi ? Parce que ma générosité a commencé là (il caressa son crâne dégarni du plat de la main) : j'avais tous mes cheveux, mais à force de les distribuer à plus pauvre que moi, voilà ce qui en reste !

Nattine et Hermeline partirent d'un fou rire et tous les enfants firent cercle autour du marchand, s'extasiant devant les coffres qu'il ouvrait les uns après les autres, leur révélant des merveilles comme ils n'en avaient jamais vu. Comment ne pas être fascinés par ces étoffes aux couleurs vives, ces fioles laissant échapper des senteurs étourdissantes, ces boîtes d'épices aux arômes inconnus ? Enivré de parfums nouveaux et d'histoires les unes plus hallucinantes que les autres, agréablement réchauffé par le grand feu de chemin des pieds-poudreux, chacun se coucha, la tête emplie de rêves fabuleux.

Le voyage fut un enchantement pour les enfants, abreuvés de récits fascinants, mille fois racontés et demandés.

Blaise et sa famille passèrent leur première fête de la nativité hors de leur foyer, sur le bord d'une route ; malgré le froid tranchant, malgré l'appréhension de ce que serait leur devenir, ils avaient tous conscience de vivre une aventure hors du commun.

Au gré de leur périple et se renseignant partout où il le pouvait, Blaise trouva des terres arables aux abords d'une rivière, dans la région orléanaise.

Les perce-neige annonçaient la fin de la rigueur hivernale, le soleil tiède promettait des jours meilleurs...

2

FRÈRE JEAN

Venus lever les pièges posés la veille, Tristan et Ganelon avançaient dans la forêt touffue, glanant çà et là quelques baies dont ils remplissaient un sac de toile. Soudain, l'aîné étendit le bras pour faire taire son frère et, du menton, indiqua une masse inerte derrière un talus.

Ils s'approchèrent prudemment du corps, allongé face contre terre, et Ganelon le poussa timidement du pied, parant une riposte éventuelle. L'homme, vêtu de l'habit monastique, s'affaissa de l'autre côté, laissant apparaître une blessure à la tête. Une aumônière, fixée à son cordon, attisa la convoitise des deux frères : s'emparer des pièces que pouvait contenir cette bourse était tentant pour eux, mais ni l'un ni l'autre ne risquerait de voir son âme damnée pour quelques deniers.

— Va chercher de l'eau ! souffla Ganelon.

— De l'eau ? Mais...

— Dépêche-toi ! intima l'ainé.

Tristan partit en courant, se ravisa, revint sur ses pas.

— Et je vais la mettre dans quoi, l'eau ?

Réalisant que la rivière était à plus de cinq cents pas et qu'ils n'avaient ni outre ni gourde, Ganelon rectifia :

— Bon, alors on va le transporter.

— Le transporter ?

D'un regard effaré, Tristan jaugea la masse qu'ils auraient à soulever : une montagne, lui sembla-t-il.

— Le transporter où ? demanda-t-il encore, espérant voir son frère changer d'avis.

— Ben... jusqu'à la rivière, après on verra.

— Par tous les saints, tu es devenu fou. Il doit peser autant qu'un bœuf et nous n'y arriverons jamais !

Tristan dut pourtant se plier aux ordres de son aîné et, à force d'efforts constants, de nombreuses pauses, ils parvinrent au point d'eau.

— Boire... gémit le blessé.

Les deux frères l'adossèrent à un arbre et, les mains en conque, Tristan rapporta de l'eau et mouilla les lèvres du blessé.

— Il n'est pas en état de marcher... Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait ? questionna Ganelon.

Tristan haussa piteusement les épaules. Le moine, qui avait repris connaissance, murmura :

— Ne... ne m'abandonnez pas... Je vous en prie... Je suis blessé et les bêtes sauvages vont me dévorer. Allez chercher de l'aide : je me rendais à l'abbaye de Fleury... un animal brusquement surgi d'un buisson...

Épuisé, il se laissa choir.

— J'y cours, décida Ganelon. Je vais couper par les Noues ; toi, tu restes avec lui.

Et sans laisser à son frère le loisir de protester, il disparut derrière les buissons. Tristan se résigna à s'asseoir au chevet du moine, qui demanda :

— L'abbaye est-elle éloignée d'ici ?

— Oh oui ! Mon frère ne sera pas de retour avant la fin du jour... Mais pourquoi diable vous rendez-vous dans cette abbaye ?

Ce « diable » trop vite lâché et visiblement regretté appela un sourire du moine, qui répondit simplement à sa question :

— Je fais partie de l'ordre de saint Benoît et je m'y rends pour recopier deux manuscrits.

Tristan hocha la tête :

— Quelle idée de venir d'aussi loin et risquer sa vie pour deux manuscrits !

— C'est pourtant ce que je fais toute l'année !

Le *scriptorium*⁴ de l'abbaye de Fleury, qui contient des volumes très rares, vient de se voir doter de précieux ouvrages traduits du grec et c'est la raison de ma venue en ces lieux !

Les heures s'égrenèrent, le blessé se débattant entre états d'inconscience et de veille. Tristan prenait soin de lui rafraîchir le visage, de lui parler pour le tenir éveillé, pour tromper sa peur du noir aussi, car la nuit était tombée et jamais il ne s'attardait dans les bois au-delà du crépuscule, craignant les brigands autant que le diable.

Rompant par la fatigue et à force d'être assis là, à se morfondre dans l'attente du retour de son frère, il finit lui-même par s'assoupir.

Une bourrade lui arracha un cri d'effroi.

— Tu t'étais endormi ?

Réalisant que son frère était revenu, Tristan se redressa. Deux silhouettes, qui se précisaient dans l'obscurité, le rassurèrent : son frère avait gagné l'abbaye et il était revenu avec de l'aide !

Les moines hissèrent le corps du blessé à dos d'âne et, après avoir été remerciés et bénis, Tristan et Ganelon se mirent à courir comme deux

4. *Scriptorium*, du latin *scribere* (écrire), est le nom de l'atelier dans lequel les moines copistes recopiaient des manuscrits à la main avant l'invention de l'imprimerie.

diabls en fuite : leur mère, ne les voyant pas rentrer à la nuit tombée, devait être folle d'inquiétude ! Ils s'en retournaient bredouilles de gibier, n'ayant pas eu loisir de lever les pièges, mais le cœur gonflé de fierté : ils venaient de sauver la vie d'un serviteur de Dieu et avaient été bénis ! Jamais l'un comme l'autre n'avait connu telle euphorie ; il ne leur était point besoin de se parler, leurs âmes exultaient en communion.

Lorsque, rayonnants, ils eurent fini de raconter leur aventure à la famille réunie, ils comprirent, aux yeux pétillants qui se posaient sur eux, aux questions qui fusaient, joyeuses et impatientes, qu'ils venaient d'apporter un peu de rémission à leurs tracas du quotidien. Leurs vies monotones, avec des journées toutes semblables les unes aux autres, ne pouvaient que s'enflammer par ce fait sortant de l'ordinaire...

Leur esprit lui aussi s'ouvrit au monde qui les entourait ; avec une curiosité nouvelle, les deux frères se rendirent régulièrement à un point de guet, d'où ils pouvaient apercevoir la pointe de l'abbatiale. Assis côte à côte, ils tentaient d'imaginer ce que cachaient les murs épais, réinventant inlassablement l'histoire de ce moine qu'ils avaient secouru et dont ils n'avaient d'ailleurs plus entendu parler.

Trois semaines s'étaient écoulées lorsqu'un matin on tambourina à la porte. Blaise grommela son impatience et enjamba maladroitement l'un de ses fils pour aller ouvrir ; un novice, enveloppé dans une chape de bure, se présenta :

— Pardonnez l'heure fort matinale de ma visite. L'abbé de Fleury m'a chargé de conduire jusqu'à lui les dénommés Tristan et Ganelon, et l'on m'a indiqué qu'ils habitent ici...

Le moment d'étonnement passé, Guillemette pressa l'habillage des intéressés, baisa leurs fronts avec ferveur avant de les pousser vers l'extérieur, comme si l'évêque de Rome en personne les attendait dans le courtil.

Les deux frères partirent dans le sillage du novice qui les conduisait vers la délivrance d'une inspiration secrète, l'apaisement d'une curiosité si longtemps muselée : enfin ils allaient découvrir ce que cachaient les murs épais du prieuré.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la tour porche encore en réfection, Tristan, conquis, fit immobiliser Ganelon d'une simple pression sur l'avant-bras. D'aussi près, l'édifice monumental semblait avoir grossi, jusqu'à étirer ses murs pour couvrir tout l'horizon.

Réalisant qu'il avait semé ses accompagnateurs, le novice se retourna.

— Que vous arrive-t-il ? Auriez-vous changé d'avis ?

— Nous savourons l'instant ! souffla Tristan, des étoiles dans les yeux.

Le jeune moine s'impatienta :

— Vous aurez bien le loisir d'admirer cette façade un autre jour ! L'abbé Gauzlin ne saurait souffrir de vous attendre !

Résignés, les deux frères lui emboîtèrent le pas.

Passé une porte latérale, le novice les entraîna dans de mystérieux couloirs où flottait une odeur de cire et de chandelles consumées. Tristan admira le sol, décoré d'un pavement aux formes géométriques.

Deux coups secs assenés à une porte massive, et le jeune religieux les engagea dans une pièce épurée de mobilier, les abandonnant aux soins d'un abbé à l'allure étriquée.

— Approchez, approchez, que je vous voie de près.

Paralysés par la peur, les frères obéirent gauchement. Le clerc les toisa avant de s'exclamer :

— Toi, tu es Tristan.

Puis, à l'adresse du plus grand des deux :

— Ganelon, n'est-ce pas ?

Ils acquiescèrent, muets.

— Je suis l'abbé Gauzlin, qui dirige cette abbaye. L'endroit où je vais vous conduire à présent est un lieu strictement interdit aux laïcs, car nous gardons jalousement nos secrets...

La chair de poule s'empara de Tristan et Ganelon, qui offrirent leurs regards ahuris.

— Mais assez bavardé, suivez-moi, ajouta l'abbé.

Émerveillés, les intrus d'un jour purent satisfaire leur curiosité : les couloirs austères débouchaient tantôt sur un réfectoire, tantôt sur des salles de travail ou de prière, créant immanquablement la surprise. Leur déambulation aboutit enfin à une pièce où une dizaine de moines, dos voûtés sur des pupitres, maniaient leur calame⁵ sur des feuillets parcheminés. Des étagères contenaient pêle-mêle manuscrits, liasses de parchemins, cartons de reliure, tandis que sur une immense table s'épalaient les pigments nécessaires au travail d'enluminure, des colles aux odeurs tenaces, des flacons, des éprouvettes, des mortiers. Un accommodement d'encres, de calames et de plumes s'alignait sur un établi, entièrement taché par les encriers renversés.

— Nous voici dans le *scriptorium* où nos moines

5. Crayon d'écriture, fait d'un roseau évidé, et dont le bout taillé servait de plume.

copistes perpétuent, outre les Saintes Écritures, le savoir antique laissé par les grands maîtres. Tenez, là : vous devez reconnaître frère Jean, celui qui vous doit la vie sauve ?

Le regard limpide du moine les enveloppa. Pour ne pas déranger la concentration des autres copistes, l'homme se dirigea vers eux et leur murmura :

— Bonjour mes amis ; me revoilà sur pied, grâce à vous...

Tristan tendit le cou ; des signes mystérieux s'alignaient sur les ouvrages qu'il ne comprenait pas, et pour cause : il ne savait pas lire.

Frère Jean, qui avait remarqué l'intérêt du jeune garçon, lui proposa une démonstration. Les joues de Tristan s'enflammèrent devant cet honneur incongru, et il accompagna d'un regard intrigué les mouvements du calame, qui enchaînait les formes en une suite de déliés, d'arrondis, de fils ténus. Instinctivement, il se pencha sur le parchemin pour humer ce parfum, qu'il aimait d'emblée.

Le copiste posa sa plume de roseau et se redressa péniblement, sans doute encore harcelé par ses récentes meurtrissures.

Avec discrétion, frère Jean invita Tristan et Ganelon à quitter le *scriptorium*, leur fit traverser un jardinet de simples bien entretenu et proposa :

— Les reliques de saint Benoît reposent en ce lieu. Voulez-vous que nous allions nous y recueillir ?

Comblés par autant d'attention à leur égard, les deux frères s'entre-regardèrent tout en gardant le silence. Ils emboîtèrent le pas au moine, longèrent des échafaudages de réfection. Frère Jean expliqua :

— L'abbaye a subi de nombreux dommages : tout d'abord détruite par les Normands, elle a été ravagée par un incendie l'an dernier. Heureusement, l'abbé Gauzlin s'est chargé immédiatement des travaux de reconstruction !

Ils parvinrent à une niche, située sous un pilier creux.

— Elle aussi a subi les dommages du feu, mais les reliques du saint sont intactes ! précisa frère Jean, en montrant la châsse en bois noirci, agrémentée de dorures de cuivre.

Émus aux larmes de se trouver devant les saints ossements, les deux frères baisèrent la châsse puis s'agenouillèrent. Le cuivre lustré accrochait la lueur des chandelles en mille scintillements, fixant l'instant dans une magie divine.

Tristan eut une pensée pour sa mère, son père, ses sœurs, les évoquant mentalement l'un après l'autre et formulant un vœu de longue vie pour chacun d'eux, puis pria avec ferveur.

Frère Jean se releva le premier et les invita à le suivre jusqu'au jardin où les attendait l'abbé Gauzlin.

L'homme laissa la parole à frère Jean.

— Vous avez sauvé la vie d'un serviteur de Dieu et je prends le Tout-Puissant à témoin que vous méritez un remerciement pour votre acte généreux. Comme vous le savez, nous avons fait vœu de pauvreté et ne possédons aucun bien propre. L'abbé et moi-même nous sommes entretenus...

Frère Jean se tourna vers Tristan :

— Si j'en crois de ce que tu m'as raconté le jour où nous nous sommes rencontrés — tu vois que notre conversation n'aura pas servi qu'à éponger le temps —, vous êtes libres, donc rien ne vous oblige envers un seigneur. Si vous acceptiez notre offre, nous vous apprendrions à lire et à écrire...

Tristan crut qu'un sac de noix lui tombait sur la tête. Jamais il n'aurait pu imaginer que telle proposition puisse lui être faite : apprendre à lire, alors que seuls les clercs et les fils de nobles ayant un précepteur avaient ce privilège ? Il devait rêver ! Il chercha une réponse dans le regard de son aîné, aussi abasourdi que lui.

— Je... mais... ma mère... et...

— Bon, je vois que la langue de l'un a du mal à trier ses mots et que celle de son frère s'est envo-

lée, alors venez les garçons, je vous raccompagne car j'ai besoin de rencontrer vos père et mère.

Durant le trajet du retour, les garçons laissèrent frère Jean à sa méditation, réalisant l'absurdité de la situation. En effet, à mesure qu'ils se rapprochaient de leur maison, le tourbillon d'ivresse qui les avait emportés cédait peu à peu la place à la raison et leurs rêves semblaient s'effilocheur comme un nuage effrangé par le vent : leur père avait besoin d'eux pour les travaux des champs et quatre bras en moins était tout simplement inconcevable.

Résigné, Tristan clôt les paupières, cherchant à se réapproprier les sensations éprouvées par les odeurs de cire, de bois, de chandelles, d'encre, comme un bouquet subtil et enivrant.

Leur doux rêve allait s'effondrer là, sur le seuil du courtil que le moine venait de franchir. Les deux frères, après un échange de regards de connivence, restèrent en retrait : ni l'un ni l'autre n'avait envie d'affronter l'instant, il serait bien assez temps de se voir opposer le refus de Blaise.

Étrangère à leurs préoccupations, et les voyant à l'écart, Nattine accourut :

— Pourquoi restez-vous avec les poules ?

Même s'ils la fixèrent, aucun ne lui répondit. Pour les deux frères, le temps s'était figé dans l'attente du verdict. Lorsque leur mère les appela,

ils hésitèrent, s'entre-regardèrent encore, puis se décidèrent.

Son sourire attendri, celui, rayonnant, de frère Jean, ne laissèrent aucun doute sur la décision de Blaise.

— Mais, 'Pa, tu as besoin de nous ! lança Tristan, avant même que son père ne se soit exprimé.

— Ne t'inquiète pas de cela. Savoir lire et écrire vous assurera un sort préférable à celui qui aurait été le vôtre dans le meilleur des cas. Alors crois-moi, fils : me priver de vos bras pendant quelques heures par semaine n'est qu'un bien piètre sacrifice comparé à la chance qui vous est offerte et que je n'aurais même jamais crue pensable.

Pendant un instant, Tristan eut l'impression que son cœur avait bondi jusqu'aux étoiles...

Les deux frères se présentèrent à l'abbaye dès l'aurore pour leur première leçon. Un novice leur ouvrit la porte.

— C'est l'office de prime⁶, attendez ici ou dans le jardinet. annonça-t-il avant de s'éclipser aussi soudainement qu'il leur était apparu.

Livrés à eux-mêmes, les deux frères allèrent

6. Prime : 6 heures du matin.

patienter dans l'espace bouquetier : dans les massifs enlacés de plessis, roses, iris, giroflées mariaient leurs senteurs et prêtaient leurs corolles aux ballets des papillons. Au fond, le jardin aux abeilles alignait ses ruches, fabriquées à l'aide de paniers d'osier aux parois colmatées d'un mélange de terre et de bouse de vache, ainsi que ses plantes mellifères : thym, lavande, bruyère, hysope, sauge, centaurée...

Les prières, qui leur parvenaient en écho, cessèrent et en peu de temps les moines quittèrent l'abbatiale.

Frère Jean les accueillit de son sourire lumineux.

— Vous êtes bien matinaux ! Si vous devez fréquenter notre abbaye, il faut que je vous en explique quelques règles : la vie monastique, en tout cas notre journée, est rythmée par la liturgie des « Heures »⁷ qui, huit fois par jour, rassemble la communauté de frères dans la chapelle. Ainsi, comme ce matin, si vous arrivez durant notre temps de prière, vous pourrez vous rendre directement à vos écritoirs où vous attendra le travail de calligraphie que je vous aurai préparé la veille, et vous pourrez commencer sans moi...

7. Ces « Heures » sont : matines ou vigile : 2 heures du matin ; laudes : 4 heures ; prime : première heure du jour, soit 6 heures ; tierce : 9 heures ; sexte : midi ; none : 15 heures ; vêpres : 17 ou 18 heures selon le soleil (car l'office se fait à la lumière du jour, avant d'allumer la chandelle) ; complies : avant le coucher.

Cette précision apportée, il les conduisit jusqu'à une petite pièce spécialement aménagée en salle d'étude.

— Pour l'heure, en raison de votre apprentissage, et pour ne pas déranger les autres frères, nous nous installerons ici.

Il leur indiqua une place à un pupitre, posa devant chacun une tablette de cire et une tige métallique : le stylet, qui servirait à graver les lettres dans la feuille molle.

— Le parchemin étant très onéreux, vous n'y aurez droit que lorsque vous serez suffisamment exercés. Mais je vous rassure, j'ai enfermé Titivillus à double tour dans le *scriptorium*.

— Qui ça ? demanda Ganelon, hébété.

— Titivillus est le démon des *scriptoria* et l'ennemi de tous les copistes. Il y entre en cachette et se juche sur l'épaule des moines, guettant la faute. Dès qu'il en trouve une, Titivillus la met dans sa besace et tous les soirs il en fait l'inventaire : chacune de ces erreurs est inscrite dans un grand livre, juste à côté du nom du moine qui l'a commise. Et ce livre sera lu le jour du Jugement Dernier.

Les deux frères obtempérèrent, attentifs et comblés. Dans l'odeur de cire et de chandelle, ils tracèrent leur première lettre...

3

LETRINES

Tristan fit plusieurs essais de couleurs sur une chute de parchemin et alla trouver frère Jean, installé à son pupitre.

— Ne me trouble pas, ou Titivillus risque d'en profiter !

L'élève attendit que le moine ait achevé le tracé de sa majuscule pour lui montrer son échantillon.

Du bout du calame, le religieux pointa l'une des nuances de bleu.

— Celle-là me plaît beaucoup.

Fort de l'avis de son protecteur, qui corroborait le sien, Tristan revint à sa place. Après s'être un instant distrait de la beauté du jardin aux abeilles, qu'il voyait de la fenêtre, il posa les yeux sur sa composition. Que de chemin parcouru depuis sa première leçon d'écriture ! Une année s'était écoulée, durant laquelle Ganelon et lui avaient appris à lire et à écrire. Consciencieuse-

ment, chaque matin à l'heure de prime, tandis que les moines tenaient leur office de prières, les deux frères allaient s'installer à leurs écritoires et se mettaient au labeur ; après que frère Jean eut corrigé leurs devoirs, ils rejoignaient leur père aux champs. Si Ganelon était moins appliqué, Tristan s'avéra être un élève très studieux et, souvent, les jours de repos, il revenait à l'abbaye pour y travailler encore. Fasciné par les couleurs et naturellement doué pour le dessin, il passait tout son temps libre au *scriptorium* ; sous l'œil vigilant de frère Jean, il avait appris à broyer les pigments, à les marier entre eux pour obtenir les couleurs lumineuses qu'il proposait ensuite à son protecteur. Un jour, trouvant le moine fatigué, l'élève s'était proposé de le relayer dans son travail d'enlumineur, le temps d'une sieste. Satisfait par la précision de son trait, le moine avait fini par lui confier, ici et là, la mise en lumière d'une lettrine, d'un effet floral...

La cloche, sonnant l'office de tierce, ramena Tristan à la réalité ; trempant son pinceau dans l'eau, il se recentra sur son enluminure.

Après la prière commune, tous les moines revinrent silencieusement se glisser dans le *scriptorium*. Resté sur le pas de la porte, frère Jean fit signe à son jeune protégé de le rejoindre. Posant son pinceau, l'élève quitta discrètement la pièce.

La porte refermée, il remarqua l'enthousiasme de son protecteur. Celui-ci ne se fit pas prier pour partager son secret.

— Je viens de m'entretenir avec l'abbé Gauzlin : d'importants manuscrits viennent d'arriver à Chartres et je vais m'y rendre pour en faire copie.

Il savoura la fin de sa phrase :

— J'ai obtenu de l'abbé que tu m'y accompagnes.

La nouvelle, sur le coup, parut incongrue à Tristan.

— Mais je ne suis pas copiste !

Frère Jean leva les bras au ciel :

— Comment ça ! Et le livre des Psaumes que tu as recopié jour après jour pour tes exercices ?

— Mais c'était pour perfectionner ma calligraphie !

— Eh bien, c'est à croire que ton travail m'a satisfait et qu'il a enchanté notre abbé, puisqu'il te juge digne de m'accompagner.

Après un moment d'euphorie, Tristan revint sur terre :

— Mais... il y a le travail des champs !

— Avant de t'en parler, je suis allé voir tes parents, leur précisant que nous couvririons tous les frais, et ils sont d'accord...

Ivre de bonheur, ayant du mal à réaliser ce qui lui arrivait, Tristan ne sut quoi répondre. Il avait

simplement envie de sauter de joie jusqu'à s'en fracasser la tête au plafond !

Les jours précédant le départ de Tristan et de frère Jean avaient été marqués par la fébrilité de toute sa famille, qui ne parlait plus que de cela. Désireux de partir le cœur léger, Tristan avait mis les bouchées doubles, aidant son père pour avancer les travaux des champs, assurant la réserve de bois, prévenant chaque corvée de sa mère.

Lorsque le jour tant attendu arriva enfin, ils se postèrent tous dans le courtil et l'atmosphère se chargea d'émotion ; on s'embrassa une dernière fois et l'on se sépara en silence. Tristan se retourna et s'imprégna de cette image : la maisonnette étriquée flanquée de l'abri à bois et aux outils, les poules disputant la place aux deux canards et au porc, la chèvre dans son enclos... Et tous ces visages chéris : sa mère, usée par le travail et la pauvreté, son père, le dos voûté par l'inlassable travail des champs, Marthe, Hermeline, Nattine, cheveux noirs et bouclés, Ganelon, enfin, qui se réjouissait pour son puîné. Il le savait, il emportait avec lui leurs rêves et leur espérance.